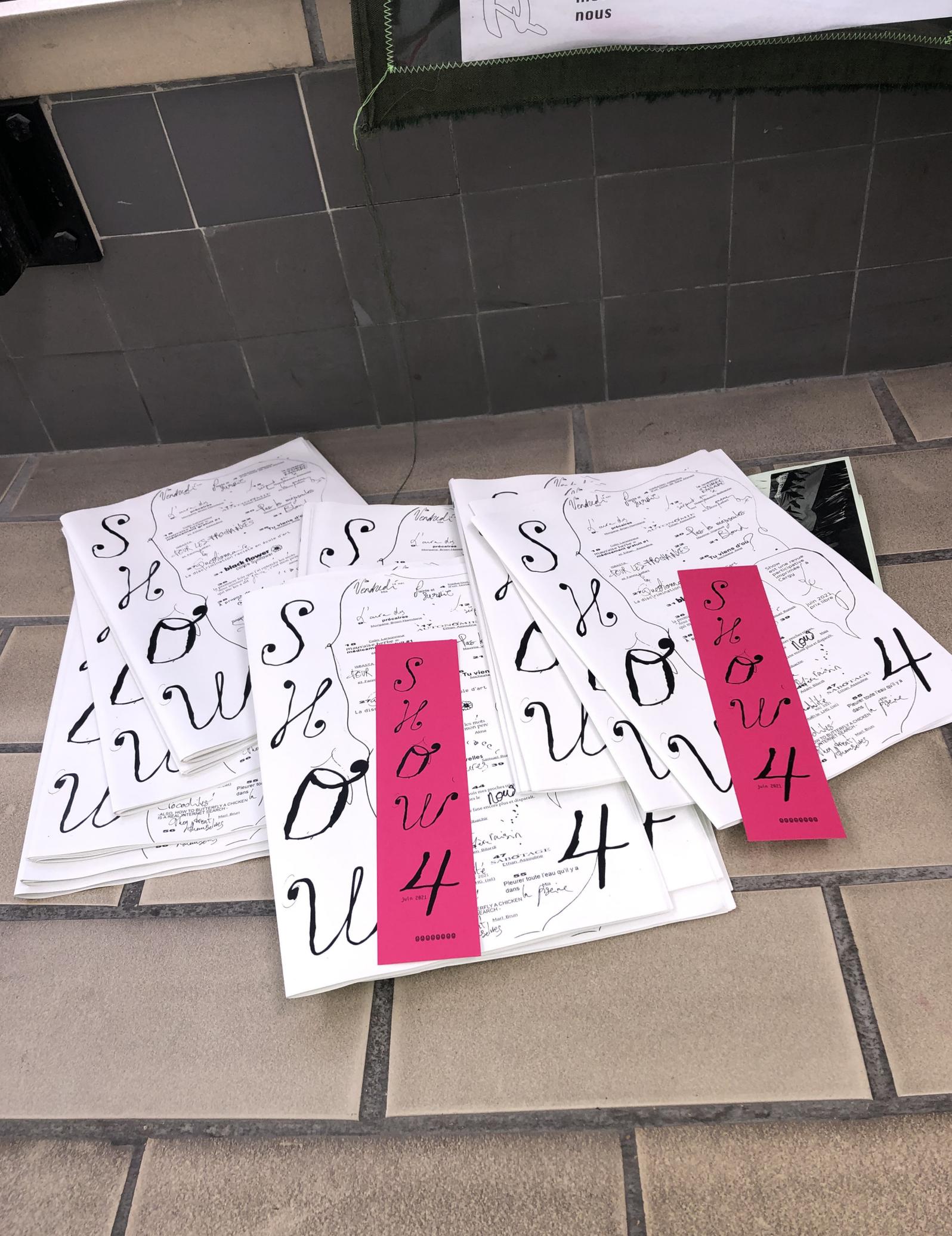


# FIGURE

A hand is holding a white envelope. The envelope has the text 'WAGES For TOUS LES JOURS' printed on the top flap and 'WAGES For FANNY LALLART' printed on the bottom flap. The background is a photograph of a modern building with large windows and a car, tilted at an angle. The word 'FIGURE' is written in large, white, serif capital letters across the top and bottom of the image.

*conversation avec* **FANNY LALLART**  
**JANVIER 2024**

**N° 67**



Exemplaires de la revue *Show* n°4, Beaux-Arts de Cergy, 2021.  
Photographe : Fanny Lallart.

**ALEXIA ABED** *en conversation avec*  
**FANNY LALLART**

**AA**

En guise de préambule, peux-tu me raconter ton parcours ? Comment es-tu devenue artiste et éditrice ?

**FL**

J'ai grandi à Lyon dans une famille jouissant d'un capital culturel assez élevé puisque ma mère est libraire et mon père est professeur. On allait dans les musées, j'avais accès à des livres chez moi. Les bibliothèques, les musées sont, encore aujourd'hui, des endroits dans lesquels je me sens en sécurité, car j'en maîtrise les codes. S'intéresser aux arts et à l'écriture était valorisé chez moi, mais j'ai aussi été poussée à explorer les pratiques manuelles. Au lycée, en option arts plastiques, j'ai fait la rencontre d'un jeune professeur qui m'a encouragée à passer les concours des écoles d'art.

En 2014, après une classe préparatoire aux Beaux-Arts de Lyon, j'ai intégré les Beaux-Arts de Cergy. Pendant ces cinq années de



*Ce qui doit être dit avant de partir*, Cycle de discussions, Beaux-Arts de Cergy, Cergy-Pontoise, France, 2021. Photographe : Justine Jaladis.

formation, je suis passée par plein de phases différentes : j'ai finalement laissé de côté les objets et les formes pour me tourner vers l'écriture et l'organisation d'événements collectifs.

Je m'interrogeais surtout sur la pertinence de créer des objets : est-ce censé pour moi au regard des crises que nous traversons ? Je me suis aussi demandé comment j'allais gagner ma vie. Des doutes commençaient à s'installer à cette période : quelle économie allais-je pouvoir développer ? Avais-je vraiment envie de faire de l'art ?

**AA**

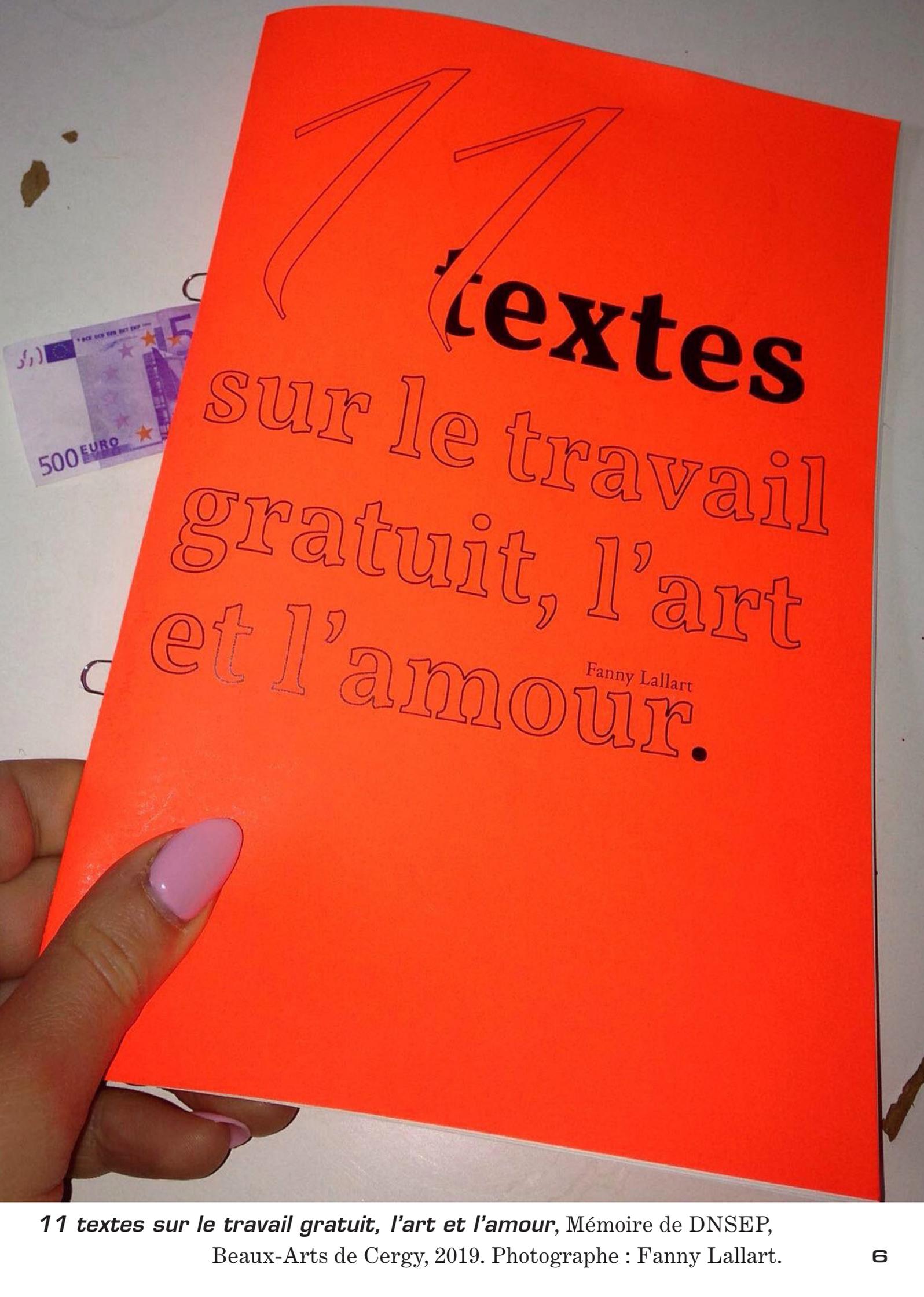
À quel moment et par quels biais l'écriture s'est-elle imposée dans ta pratique ? Il est rare que les écoles d'art encouragent les étudiant·es à se tourner vers des pratiques immatérielles. Comment ton travail a-t-il été accueilli ?

**FL**

Ce tournant à l'école coïncide avec une prise de conscience, c'est un moment où je me suis vraiment politisée et où j'ai réfléchi à la façon dont j'avais envie de m'impliquer dans les luttes. C'était en 2016, au moment du mouvement Nuit Debout. Avec mes camarades, nous nous sommes mobilisé·es au sein de l'école contre les logiques de domination sexistes, racistes, classistes, nous nous sommes positionné·es contre la pédagogie unilatérale, la hiérarchie autoritaire et verticale.

Nous avons créé *Show*, une revue étudiante qui tentait de donner un espace de diffusion aux témoignages, réflexions, engagements étudiants contre les mécanismes oppressifs de l'école d'art. Tout cela a nourri mon envie de penser et faire autrement.

Malheureusement, la plupart des professeur·es n'étaient pas réceptif·ves à ma production, mais j'ai eu la chance de bénéficier de l'enseignement de Gallien Déjean ou Olga Rozenblum, par exemple, qui ont été de



11 **textes**  
sur le travail  
gratuit, l'art  
et l'amour.

Fanny Lallart

réel·les interlocuteur·ices. Sinon j'ai principalement été soutenue et appuyée par les autres étudiant·es, car, à cause des positions politiques que l'on essayait de porter dans l'école, on a eu des rapports conflictuels avec plusieurs membres du corps enseignant, ce qui n'aide pas pour se sentir en confiance et échanger. Que ce soit à l'école, puis lors de mes résidences en centre d'art, mon travail est accueilli à la fois positivement et négativement.

AA

Ton mémoire de fin d'étude, *11 textes sur le travail gratuit, l'art et l'amour*, dénonce et questionne les violences institutionnelles, notamment en école d'art, les conditions de survie des travailleur·ses de l'art, la servitude volontaire et l'autoexploitation des artistes... Constater le décalage entre les conflits qui ont existé pendant ton cursus scolaire et le succès que tes écrits ont rencontré auprès du jury de l'école et, par la suite, auprès des institutions est paradoxal, non ?

FL

Oui, c'est justement tout le paradoxe de la critique institutionnelle. La logique conservatrice des institutions a besoin de ces pratiques critiques, non pas pour se transformer, mais pour les neutraliser. Mon positionnement artistique se situe dans un double mouvement : il se pose d'abord en réaction, puis il est absorbé et digéré par l'institution. La critique doit être produite avec les codes de l'institution, avec les bons mots, le bon profil — je suis une personne blanche avec un certain *passing* —, pour être accueillie et neutralisée.

Ce schéma contradictoire me fait réfléchir : je refuse de faire les mêmes choses dans l'institution et en dehors, je ne veux pas que mon travail soit ravalé. Je crois que les stratégies d'instrumentalisation politique éclairent les limites de ma pratique. J'essaye d'utiliser l'argent et les moyens matériels de l'institution, qu'ils soient privés ou publics, les réinvestir dans des projets hors champ, autonomes, autogérés et

collectifs. Je tente aussi de faire attention à ce que je partage en termes de contenu à l'intérieur des institutions, pour ne pas tout laisser, pour protéger des savoirs et des stratégies.

AA

À ce propos, lorsque nous avons pris contact avec toi, tu as immédiatement demandé quel était le modèle économique de *Figure Figure*. Tu es l'une des rares artistes, depuis le début de la revue, à aborder la question de la rémunération. Dans tes textes, tu considères les personnes qui acceptent de travailler gratuitement comme complices. Comment te situes-tu par rapport à notre entretien ?

FL

Je suis surprise de l'apprendre, car j'ai l'impression, depuis quelques années, que nos cercles font un effort de conscientisation du travail gratuit. En fait, j'accepte le bénévolat lorsque les personnes qui me proposent une collaboration sont totalement transparent·es sur l'économie globale du projet et qu'elles sont également bénévoles. C'est le cas de *Figure Figure* qui ne bénéficie pas de subventions particulières de fonctionnement.

Dans ce cadre-là, je choisis l'énergie et la disponibilité que j'ai envie d'investir dans ces projets ou non. Je pose toujours la question, même si je peux deviner la réponse, ça permet de visibiliser et de nommer le travail. Si la transparence est posée, j'ai toutes les cartes en main pour prendre ma décision. Expliquer d'où vient l'argent, où est-ce qu'il va, c'est nécessaire.

À mes yeux, les logiques de complicité surviennent lorsque l'on fournit un travail bénévole dans des structures financées et en acceptant n'importe quelles conditions. Les rapports de force se dessinent à ces endroits. Je suis donc prudente, j'analyse au cas par cas. Je refuse de reproduire des schémas que je dénonce. J'ai peur du glissement lent qui peut s'opérer lorsqu'une structure grossit, devient identifiée et oublie de

réajuster ses pratiques rémunératrices à sa nouvelle économie plus importante.

Même si l'on reçoit des subventions, rarement suffisantes pour bien rémunérer, il faut faire des choix. Je me retrouve parfois à votre place avec la maison d'édition Burn~Août dont je fais partie. Notre modèle économique ne permet pas ou peu de rémunération. Il nous arrive donc de travailler gratuitement, mais nous veillons à toujours rester transparent·es.

**AA**

Pour approfondir le sujet des engagements collectifs et bénévoles, j'aimerais que tu présentes la maison d'édition associative Burn~Août à laquelle tu prends part depuis plusieurs années. Quel fonctionnement avez-vous choisi ?

**FL**

Burn~Août a été fondée en 2019 dans une forme d'urgence politique. Nous fonctionnons en collectif éditorial : nous sommes cinq membres très actif·ves, basé·es entre Paris, Lyon et Marseille.

Avec Emma Fanget, nous dirigeons 39°5, une collection de premiers textes : des essais, des récits et des recueils de textes pouvant servir d'outils d'organisation politique. Notre objectif est de diffuser des paroles pour créer une force collective, connecter des pensées émancipatrices et imaginer des perspectives pour nos mondes futurs. 39°5 est une température, celle d'une fièvre qui monte ou d'une journée caniculaire.

Nous choisissons de partager des textes écrits à la première personne qui mêlent l'intime au politique dans une perspective fondamentalement *queer* et féministe. La collection accompagne des auteur·ices qui n'ont encore jamais été publié·es, tel·les que Marl Brun ou Théophylle Dcx, dont le travail questionne, déplace, ébranle nos rapports aux normes sociales et littéraires. Iels tentent d'inscrire dans le paysage littéraire d'autres références, proches de nos réalités et des affects qui les habitent.



Quelques ouvrages publiés par la maison d'édition Burn~Août, 2023.

Nous sommes diffusé·es par Paon-Serendip depuis un an, ce qui a élargi notre échelle de diffusion. Chaque livre que nous éditons est un projet, avec sa propre économie. Certains livres sont plus aptes à récolter des subventions institutionnelles que d'autres, c'est pourquoi nous réfléchissons à des astuces économiques, en gonflant et récupérant certains budgets pour les investir dans d'autres livres tout aussi importants à nos yeux.

Cette année, pour la première fois, nous avons candidaté à des résidences pour se retrouver physiquement, sur des temps longs, afin d'avancer sur des questions de fond. Nous allons au Musée d'art contemporain du Luxembourg — MUDAM en début d'année pour travailler sur le site internet, car nous tenons à ce que les textes soient disponibles et téléchargeables en *open source*. Nous bénéficierons ensuite d'une résidence à Troyes, au Centre d'Art Contemporain Passages, géré par Maëla Bescond qui s'intéresse aux liens entre pratiques artistiques et pratiques d'écritures.

**AA**

Depuis *11 textes sur le travail gratuit, l'art et l'amour*, tu convoques des sujets tels que la précarité des travailleur·ses de l'art, tu pointes les inégalités et les violences institutionnelles et l'impact qu'elles ont sur nos conditions de vie. À qui ton travail s'adresse-t-il ?

**FL**

J'écris rarement juste pour moi, ce qui me motive c'est que le texte soit lu ou publié quelque part. Quand j'écris, j'ai une adresse en tête, ça m'aide à penser mon texte, à le terminer, sinon je procrastine. Je m'adresse à mes proches, aux personnes qui font partie de mon milieu social et culturel. Je situe ma parole, je parle de là où je me place. J'ai l'impression de ne m'adresser qu'aux personnes qui partagent ces conditions de vie là, en raison des sujets investis, des champs



*Trouver l'argent, 2023.*

Photographe : Fanny Lallart.

lexicaux. Dans mes textes, j'essaie parfois de m'adresser à des instances de pouvoir : métaphoriquement je parle à des personnages politiques, des personnes qui représentent des entités de pouvoir. C'est encore un autre exercice que j'envisage plus comme une adresse performative.

**AA**

À la manière d'un journal intime, les conversations, SMS, expériences et souvenirs charnels ou érotiques s'entremêlent. Tous ces éléments s'intercalent avec des analyses pointues, un champ lexical technocratique. Comment tout cela coexiste-t-il ?

**FL**

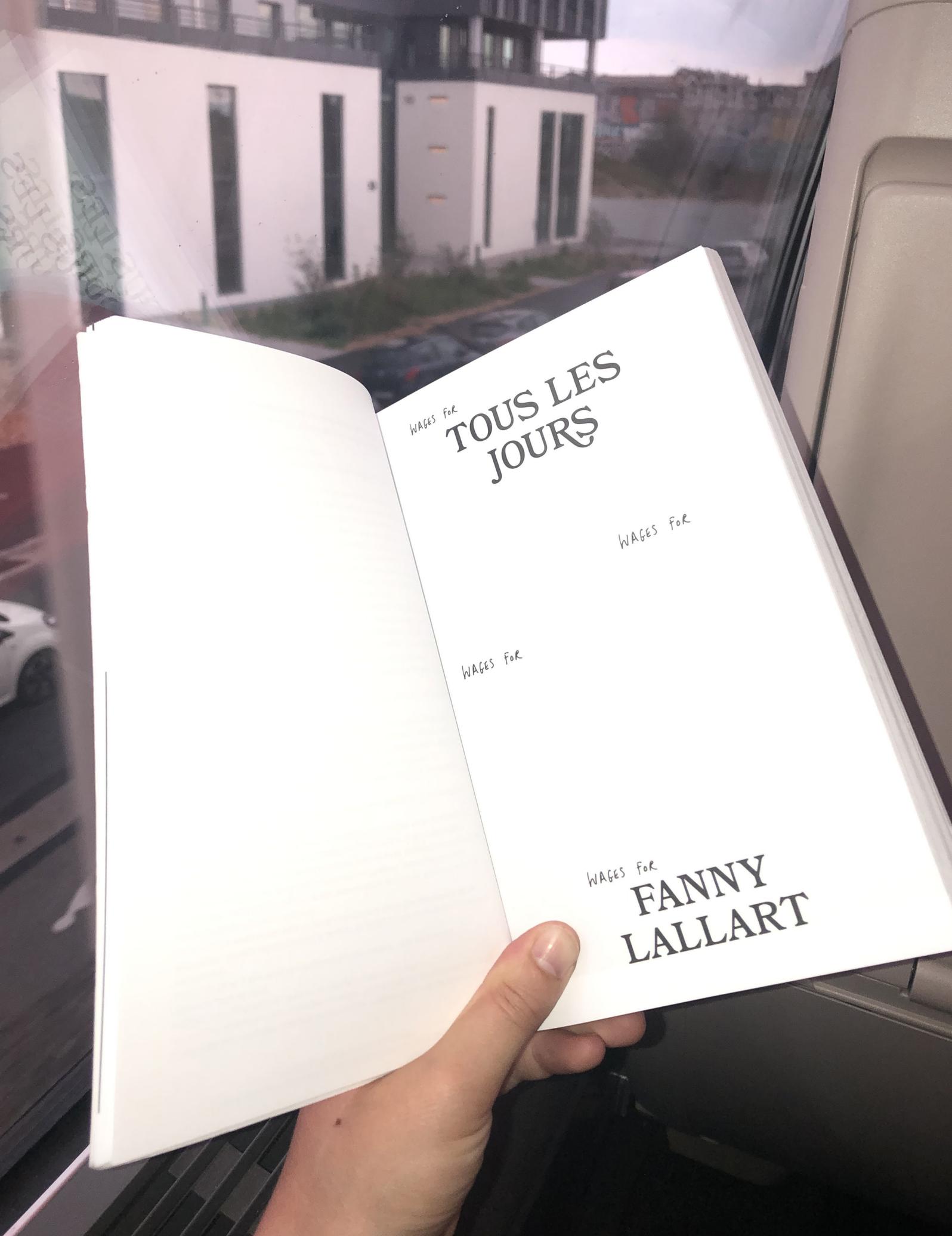
Lier l'intime et le politique m'a permis de m'autoriser à écrire. Je veux avancer dans les textes avec un tissage entre des sujets qui sont de l'ordre de l'intime, du quotidien et des analyses plus théoriques. Je construis l'ensemble comme un collage auquel j'intègre beaucoup de citations d'auteur·ices. L'écriture commence par la lecture.

Lire certains mots qui peuvent répondre à des urgences, raconter des récits de vie qui nous ressemblent, est une expérience fondamentale pour moi. Des figures littéraires et militantes m'accompagnent dans mes textes, elles me reviennent. Je pense notamment à Dorothy Allison, Maggie Nelson, Audre Lorde, Sara Ahmed ou des romans très importants à mes yeux comme ceux de Marguerite Duras, d'Annie Ernaux, de Virginie Despentes ou de Toni Morrison.

Je sais que les citations font partie intégrante de mon processus de création. Je pense l'ensemble comme un entremêlement qui finit par produire du sens, un peu comme un travail de montage. D'ailleurs j'écris rarement mes textes d'une traite, je procède par prise de notes, sur mon ordinateur ou mon téléphone, puis je viens piocher dedans, je les colle, je les travaille pour créer un liant.

**AA**

Cette méthode, additionnée à une volonté de politiser



*Tous les jours*, Publication pour *Wages For Wages Against*, Vol. 1,  
Genève, Suisse, 2021. Photographe : Fanny Lallart.

son vécu, de donner voix aux luttes, de valoriser l'anecdote, sont des champs de recherche dont vous semblez vous emparer à plusieurs.

**FL**

Avec Élise Legal, Marl Brun, Ethan Assouline, Théophylle Dcx et d'autres amixes qui écrivent, j'échange beaucoup sur l'écriture. Je suis sensible aux écritures proches de mes préoccupations. Leur écriture me touche parce qu'elles sont situées, iels politisent leur vécu de façon brillante et, additionné à tout ça, une énergie folle émane de ces textes. Nous nous emparons d'une méthode similaire, je crois, celle de la prise de notes et d'une écriture découpée, spontanée.

Théophylle Dcx a écrit *ROSE2RAGE* d'un coup et de façon brutale. Avec Burn~Août, nous avons choisi d'apporter peu de retouches au texte et de le publier tel quel. Certaines fautes de frappe, par exemple, y sont conservées ! Pour nous le travail éditorial réside aussi dans cette liberté.

**AA**

Cette liberté apparaît, à mon sens, comme un rejet général des codes bourgeois. Les sujets sont traités en désordre, font désordre. Dans quelles mesures as-tu choisi de t'emparer de cette esthétique ?

**FL**

La question me surprend. C'est marrant que tu dises ça car, dans ma tête, lorsque j'écris, j'essaye plutôt d'aller vers l'ordre. Quand je pars de mes notes, c'est le chaos, j'essaye de faire un geste de clarification. Je suis attachée aux formes déstructurées, mais fluides. Je conserve cette spontanéité, car je veux m'éloigner d'une institutionnalisation du discours. Dans la forme, je veux que le processus de création et la méthodologie soient perceptibles puisque je m'interroge sur le rôle et la place de ma parole. Je n'ai pas envie de parler ou d'entrer dans la langue avec les codes linguistiques contre lesquels je me positionne et qui me font peur. Maintenir un récit décousu, construire



“Mobilisé·e·s”, Vue d’exposition, Maison des Arts de Malakoff, Malakoff, France, 2021.  
Photographe : Fanny Lallart.

## SOMMAIRE

### 1 ∞ Programme

### 2 ∞ Sur l'apostasie

*Colin Larsonneur*

### 3 ∞ La figure du Griot

*Bocar Niang*

### 4 ∞ Les femmes qui ont arrêté de faire de l'art

*Johana Blanc et Juliette Beau Denès*

### 5 ∞ Lectures de poésies

*Elise Legal, Ethan Assouline et Marl Brun*

### 6 ∞ Ecrire comme une revanche

*Juliette Beau Denès et Lise Bolikowski*

### 7 ∞ Réflexions sur le travail de représentantx étudiantx

*Anouk Nier Nantes, Maxime Vignaud, Pétra Losseroy et Lise Bolikowski*

### 8 ∞ Pédagogies féministes

*Olga Rozenblum et Constance Brosse*

### 9 ∞ Relecture croisée

*Gabrielle d'Alessandro*

des collages, témoigne d'une volonté de ne pas incorporer leurs codes.

AA

Je pense notamment à l'utilisation de la majuscule, des différentes typographies, des rythmes qui se succèdent à travers un emploi très personnel de la ponctuation : ces éléments traduisent de puissants affects. D'ailleurs, tu nommes souvent la colère ou l'angoisse. Comment l'écriture absorbe-t-elle ces émotions ?

FL

L'écriture est une activité qui me permet de reprendre le dessus sur mes émotions et de mettre de la distance avec celles qui me submergent, avec des angoisses qui me traversent. Pour autant, je n'ai pas de rapport thérapeutique avec l'écriture. J'entre dans un état de concentration qui permet de regarder, de se regarder de l'extérieur. Je tente de produire du savoir à partir de ces affects, j'essaye de les rationaliser en essorant un sujet.

Le texte *Tous les jours* traite de la fatigue que je ressens, de l'épuisement, du désespoir. Dans ce travail, je tourne le sujet dans tous les sens, j'essaie de l'épuiser. Je m'inspire des autrices comme Sara Ahmed qui consacre ses travaux à la phénoménologie. Elle s'intéresse aux affects qui la travaillent de l'intérieur et qui lui posent question. Elle triture le sujet, en envisageant son approche par plusieurs prismes, jusqu'à produire de la pensée. Je suis donc rarement dépassée par mes émotions quand j'écris, je les canalise, je suis calme.

AA

Ton travail explore aussi une détresse existentielle articulée autour d'une lourde fatigue. Tu décris et déplores nos niveaux d'épuisement, tu essayes de comprendre ce qui les déclenche, ce qui en découle. Tu te demandes "à quoi ressemblerait un monde qui n'est pas basé sur l'épuisement de nos corps et des ressources" dans un texte nommé *Nager dans les eaux troubles des lendemains*. Quelle place accordes-tu, dans tes textes, à

Nager dans  
les eaux  
troubles des  
lendemains \*

PAR FANNY LALLART

Depu  
le ch  
le co  
dans  
super  
ta lang  
récupér  
nous se  
honnête  
tes doig  
droits, c  
fort, à m  
chose com  
quand je c  
ma chatte.  
caillou, l'  
mal, jusqu'  
les mains p  
stone, les  
pesticides.  
détresse san  
s'est enlacée

Ce matin, une  
notre balade.  
pas eu assez d  
le même sort. S  
à comprendre  
Cet été  
par

Désenchantée, Mylène P.

l'écoanxiété, à la solastalgie ?

**FL**

Ce texte, publié dans le numéro 8 de la revue féministe *Censored*, traite d'écoanxiété en relation aux différentes manifestations de la crise climatique que nous traversons. Je m'attache aux événements proches de nous, qui traversent nos corps et nos relations, comme par exemple la sécheresse de l'été dernier ou encore une rencontre avec un jeune lérot.

La question de la nature, du paysage et de l'environnement en général a pris une plus grande place dans mon travail ces derniers temps. J'ai été en prise avec les derniers étés qu'on a subi : les incendies, la sécheresse, la canicule, la répartition de l'eau et la lutte à Sainte-Soline.

Ces thématiques se sont infiltrées dans mon travail, j'ai l'impression d'être dans une ultra-conscience de cet effondrement et de ces crises. J'éprouve une nouvelle sensibilité face à des phénomènes que je ne remarquais pas forcément comme la couleur du ciel, la température ou le niveau de l'eau.

Ces choses immenses qui se mesurent à l'échelle d'un corps. C'est à la fois banal et le signal d'alarme permanent de quelque chose qui ne va pas. Je crois que ça se retrouve dans mes textes et c'est aussi des sujets qui me préoccupent, dans mon travail ou dans ma vie personnelle.

Je vais accorder de l'importance à la description de ce que je ressens, de la tendresse que je reçois, de l'amour et des liens de solidarité qui prennent le dessus sur le reste.

**AA**

En effet, dans ce texte, tu racontes une tentative de sauvetage d'un petit animal blessé, le lérot. De cette rencontre anecdotique, tu tisses une métaphore sur les expériences physiques et psychologiques que la violence de classe implique. Comment s'entremêlent les différents degrés de vérité et de fiction dans ton travail ?



**ELGER**, Publication par le CAC Brétigny, Brétigny-sur-Orge, France, 2023.

Photographe : Fanny Lallart.

J'ai un rapport assez littéral au réel dans l'écriture puisque je prends pour point de départ mes expériences vécues. Par moments, le texte peut arriver à trouver des dénouements là où il n'y en a pas eu. La fin, si elle est inventée, devient un droit de réponse ou de vengeance. À mon sens, faire le récit d'une histoire et se laisser fantasmer une certaine version des faits est cathartique. Quand je raconte l'histoire, je veux choisir comment ça se termine, la fin en est une autre.

Lors de ma résidence au CAC Brétigny entre 2020 et 2021 j'ai animé une série d'ateliers d'écriture auprès de groupes de femmes de tout âge, apprenant·es le français. Ce projet de recherche prend la forme de réflexions autour des thèmes de la justice, de la revanche, à travers des outils narratifs issus de l'autofiction.

Tout au long de cette résidence et avec les différents groupes, nous nous sommes demandé·es sans cesse : comment ne pas nous laisser déposséder de nos conflits ? Que pourrait être une justice qui nous répare ? Comment répondre à la violence sans créer plus de violence ? Quand la violence est-elle légitime ? Qu'avons-nous à apprendre de notre propre colère et de celle des autres ? Que veut dire pardonner ? Comment incorporer du soin dans notre quotidien ?

Progressivement les récits écrits et oraux ont dépassé le simple statut d'objet de questionnement et sont devenus les outils d'une possible réparation, un pardon ou une résolution. On commençait par des exercices simples, mais efficaces, en posant une situation réelle et inventant une autre fin. Dans le texte *La fin du roman* où je parle à nouveau de mon travail alimentaire pendant la *fashion week*, beaucoup de l'autofiction intervient, j'ai envie d'approfondir ces explorations dans mes projets futurs.



*Détection de métaux, 2019.*

Photographe : Clément Bouteille.



*Tir à la carabine avec Élise Legal & Marl Brun, 2021.*

Photographe : Marl Brun.

Au sujet de la vengeance, de la colère et de l'absence de dénouement dans certaines situations, j'aimerais savoir ce qui te rend vulnérable. Où est la menace d'après toi ? Comment la déjoue-t-on ?

FL

C'est une bonne question et elle sous-tend pas mal de mes textes, car je dénonce un pouvoir diffus. Il existe une tension entre le fait de percevoir que le pouvoir et les outils de domination sont présents en chacun·e de nous et la volonté de se rappeler que certains corps, certains individus incarnent ce pouvoir. Iels prennent des décisions, certaines mains signent certains papiers, certaines bouches disent certains mots. Ces corps-là cristallisent, personnifient et incarnent le pouvoir.

“Où est la menace ?” est une question obsédante pour moi. Mon amie, la poétesse Élise Legal, s'interroge, elle aussi, sur ces questions. Où le pouvoir se fixe-t-il ? Dans quels corps ? Les réponses arrivent assez peu dans ma pratique d'écriture ou dans mon travail artistique. Je les trouve plutôt en m'investissant avec des collectifs, en manifestant, en cherchant de l'argent pour aider des camarades.

Depuis 2019, je mène des séminaires d'autonomisation. C'est une série d'apprentissages de compétences que je développe seule ou avec des ami·es. Les séminaires sont pensés en réaction aux séminaires de professionnalisation reçus pendant mes études d'arts qui semblaient déconnectés de mes besoins concrets. De cette frustration est donc partie l'idée de me créer un enseignement alternatif répondant à un désir fort de me construire des outils d'émancipation économiques et d'autonomie. Ces temps ont pris, jusqu'à aujourd'hui, des formes très diverses, mais sont tous liés par des problématiques de transmissions, de découverte, de progression. Je



ne crois pas qu'il y ait de solutions métaphoriques. Le tir à la carabine, le vol dans les grandes surfaces, par exemple, sont des activités qui redonnent confiance en soi, qui font du bien.

**AA**

Justement, dans ton récent essai *Le papotin* publié sur Bruise Magazine, dans le cadre de leur cycle de programmation "S'organiser, faute de quoi", tu te demandes ce que l'on est censé faire face à une politique soi-disant démocratique. À ton échelle, quels équilibres as-tu mis en place ?

**FL**

Je trouve du sens dans l'organisation, la lutte matérielle et collective. Régler ça dans ma tête me permet d'être sereine sur d'autres domaines, notamment dans mon degré de collaboration avec certains espaces d'art critiquables en raison de la provenance de l'argent.

Depuis que je sais que je suis investie en parallèle, j'évite une dynamique d'autocensure ou d'autocontrôle face à des espaces avec lesquels je collabore. Mettre en premier lieu son énergie dans une sorte de contrôle collectif des lieux avec lesquels nous collaborons, ou non, en tant qu'artiste ne me paraît pas être la première nécessité. À mes yeux, c'est assez stérile si on ne s'organise pas collectivement et concrètement en parallèle de notre pratique artistique.

Je retrouve du sens dans la manière dont on prend soin des relations amoureuses ou amicales, en cherchant des outils pour construire des liens de confiance, en progressant avec les autres. De mon point de vue, il y a un effet micro/macro : ces logiques d'apprentissages et de soins mutuels sont nécessaires politiquement, dans nos cercles proches, mais peuvent être appliquées à de plus grandes échelles.

**AA**

"Ça me redonne presque envie de faire de l'art" est une phrase extraite du texte *Sans Contact*, écrit en 2020. Pour clôturer ce papotage, quel est ton statut actuel ?

La manière dont je me définis dépend de la personne à qui je m'adresse. Si je m'adresse à des structures à qui je demande de l'argent, je me présente comme artiste. Je me considère de plus en plus comme autrice et éditrice. Je ne me sens pas très à l'aise avec le statut social de l'artiste et ce à quoi ça me rattache. Donc je maintiens un double discours en produisant une narration autour de mon travail pour avoir de l'argent et une définition de ma pratique plus proche de ce que je fais vraiment.

Je travaille sur ce double visage et c'est une voie que j'emprunte et que j'approfondis. Par exemple, j'ai récemment obtenu une bourse de Mécènes du Sud. J'ai donc participé à une soirée où je devais rencontrer les mécènes et j'ai décidé d'y performer mon statut d'artiste. Je portais une cravate jonchée de sigles de l'euro et j'ai lu un début de texte *Parole d'un monde en feu* dans lequel j'explique que je voulais de l'argent pour faire un projet. Pour avoir cet argent, j'ai menti, j'ai rédigé un faux projet, j'ai dit que j'étais artiste. J'ai obtenu cette bourse et je ne sais pas quoi faire de cet argent puisque je ne réussis pas à produire. Je voulais les embarquer avec moi dans l'illusion, le factice, qu'iels participent à construire ce personnage à rebours de ce qu'on me demande de construire.

Dans ces endroits-là, je performe le rôle d'artiste tout en insistant sur cette même performance. Iels ne savent pas à quoi va servir leur argent ; peut-être que les mécènes se sont dit "ah, petit culot" ! Je me demande jusqu'où je peux aller dans la dénonciation de ces mécanismes de transparence. On en revient à la question du début : comment la critique institutionnelle est-elle reçue par l'institution elle-même ?

Chercher des soutiens économiques

demande une grande énergie, beaucoup de temps, qu'on ne passe pas à autre chose. Je suis fatiguée de monter des dossiers alors j'ai décidé, cette année, de travailler dans une fromagerie à mi-temps et de multiplier les entrées d'argent pour assurer une stabilité économique qui ne dépende pas uniquement des institutions artistiques, quitte à consacrer moins de temps à ma pratique.



*Portrait à la cravate*, Performance dans le cadre de l'annonce des lauréat-es Mécènes du Sud, Montpellier, France, 2023. Photograhe : François Moura. **30**

Fanny Lallart, Figure Figure 2024  
Courtesy de l'artiste

**DIRECTION DE PUBLICATION**

Mathilde Cassan

[mathildeaude.cassan@gmail.com](mailto:mathildeaude.cassan@gmail.com)

**INTERVIEW**

Alexia Abed

[alexiaa.abed@gmail.com](mailto:alexiaa.abed@gmail.com)

**IDENTITÉ VISUELLE**

Atelier Pierre Pierre

[hello@pierre-pierre.com](mailto:hello@pierre-pierre.com)